

Patrick Sériot, *Analyse du discours politique soviétique*, préface de Paul Garde

Monsieur le Professeur Jean Breuillard

Citer ce document / Cite this document :

Breuillard Jean. Patrick Sériot, *Analyse du discours politique soviétique*, préface de Paul Garde. In: Revue des études slaves, tome 57, fascicule 2, 1985. Trois décennies de sciences sociales en Union soviétique, 1953-1983. pp. 335-341;

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1985_num_57_2_5499_t1_0335_0000_1

Fichier pdf généré le 03/04/2018

COMPTES RENDUS

Patrick SÉRIOT, *Analyse du discours politique soviétique*, préface de Paul Garde, Paris, I.E.S., 1984, VI-362 pages, index, bibliographie (Cultures et sociétés de l'Est, I).

L'analyse du discours politique est, dans notre pays, forte d'une expérience déjà longue. Les numéros 13 et 23 de la revue *Langages*, la revue *Mots*, les travaux de Pierre Lafon et du laboratoire « Lexicologie et textes politiques » du C.N.R.S. dirigé par Maurice Tournier, ceux de l'équipe du regretté Michel Pêcheux, les publications de Jean-Pierre Faye, de Danielle Bonnaud-Lamotte, de Gérard Miller attestent, parmi bien d'autres, par-delà la diversité des méthodes, l'ambition commune de « décrypter » le discours politique. C'est pourtant la première fois qu'un russisant et linguiste consacre au discours politique soviétique un travail de cette dimension.

Or, cette étude, dit Patrick Sériot, s'impose à au moins trois titres. Le premier est de nature pédagogique. Professeur de russe, l'auteur est parti d'une « réflexion sur la *pratique* d'enseignant de russe dans un pays occidental », réflexion qui le conduit à penser qu'« on ne peut enseigner le russe en France de la même façon que les autres langues » : parler russe, soit, mais, demande-t-il, « pour dire quoi, ou pour lire quoi ? ». En d'autres termes, questionne-t-il, « quelle est la nature de l'objet même de l'enseignement du russe ? ». Cet objet, que l'on définit généralement comme « le russe littéraire moderne », n'est pas pour lui de nature « purement linguistique » : « il est même [...] bien plus constitué des *normes de conduite* d'un certain groupe social : ceux qu'on appelle tautologiquement les 'représentants du russe littéraire moderne' ». L'auteur s'est donc demandé ce qu'il enseignait *en plus* de la langue : codifications d'usage, pressions normatives idéologiques, bref, selon le mot de Michel Pêcheux, ce qui règle « ce qui peut et doit être dit » et que Patrick Sériot, dans une première étape, appelle *discours*.

L'enjeu de ce travail est donc aussi de nature idéologique. Soulignant le rôle privilégié que devraient jouer les russisants sur ce point, l'auteur invite ceux-ci à reconquérir « un terrain [...] massivement occupé par des chercheurs ne connaissant pas le russe ».

Enfin, observant que l'U.R.S.S. est un pays qui donne peu à voir « et beaucoup à lire », il choisit de « lire les textes » et de les faire « fonctionner » en s'interrogeant sur les « conditions de production et d'interprétation de ces textes ». Ce faisant, il annonce très clairement qu'il se défend de bâtir une herméneutique ; le lecteur qui attend de ce travail une traduction « en clair » et « en vérité » des textes politiques analysés sera déçu : le discours politique n'est pas pour Patrick Sériot un cryptogramme dont il suffirait de casser le code. Orienté sur l'étude du *comment*, ce travail rappelle au contraire qu'il n'est pas de langage transparent, univoque, de langage qui dirait le monde et qu'en conséquence l'étude du *langage lui-même* est indispensable. L'accent mis sur la matérialité irréductible et inévitable de la langue, et le refus corollaire de travailler sur des traductions, évoque le concept lacanien de *lalangue* (en un mot) défini par Jean-Claude Milner comme « ce qui fait qu'une langue n'est comparable à aucune autre, en tant que justement elle n'a pas d'autre, en tant aussi que ce qui la fait incomparable ne saurait se dire ».

Enjeu pédagogique, enjeu idéologique, enjeu linguistique : trois raisons d'engager l'étude vers le fonctionnement du discours dans sa matérialité ou, pour reprendre l'expression de Patrick Sériot, de « lire non pas entre les lignes, mais (de) lire les lignes ». Plus techniquement, il s'agit d'éclairer comment le discours se sert de la langue, de déceler les formes de discours qui prennent appui sur la langue.

Le premier chapitre étudie l'origine et l'aire d'emploi d'une expression qui fait florès depuis une dizaine d'années : « langue de bois ». L'apparition de ce néologisme signale la prise de conscience d'un lien entre l'exercice du pouvoir politique et, comme le dit Paul Garde, « une certaine pratique langagière ». Cette prise de conscience a donné lieu à plusieurs études visant à démonter les mécanismes de la « langue de bois », à éclairer la nature de ce lien entre pouvoir et langage. Or, ces tentatives ont en commun de ne pas se situer dans le prolongement des travaux cités plus haut. L'examen critique – parfois polémique – qu'en donne Patrick Sériot éclaire les postulats implicites de ces recherches. Que ces analyses dénoncent, en effet, la « logocratie », le « mensonge » ou le « surréel », elles supposent un lieu privilégié d'où il serait possible de connaître le vrai, la vraie langue et les vrais mots aptes à dire la réalité sans la déformer. C'est ce « postulat réaliste implicite » que l'auteur déclare récuser.

On touche là à la conception même du sens. Rappelant la distinction établie par Frege dès le siècle dernier entre la dénotation d'une expression (l'objet qu'elle désigne) et son sens (la façon dont cet objet est donné dans la langue), Patrick Sériot rappelle que cette relative autonomie du sens a pour corollaire « une opacité constitutive du langage, et non accessoire, surajoutée ou pathologique ». Le rappel de cette opacité constitutive permet à l'auteur de mettre en garde contre toute conception de la « langue de bois » qui rapprocherait celle-ci de la « parole » saussurienne, dans laquelle un locuteur souverain met en œuvre le système de la langue ; pareille conception conduirait à conclure « au choix délibéré des Soviétiques de dire le faux », ou à une sorte de bilinguisme des locuteurs, qui seraient censés manier alternativement une « langue du vrai » et une « langue du faux ». Il s'agit là d'une direction de recherche que l'auteur juge sans issue, car elle sous-estime la formidable efficacité de ce discours, « ce qui fait qu'un discours prend ».

Or, si la « langue de bois » ne relève ni de la langue-système anhistorique, ni de la parole d'un locuteur souverain, c'est bien parce qu'elle est un *discours*. Patrick Sériot s'appuie alors sur la définition proposée par D. Mangueneau : « concept qui vise à déposséder le sujet parlant de son rôle central pour l'intégrer au fonctionnement d'énoncés, de textes, dont les conditions de possibilité sont systématiquement articulées sur des formations idéologiques ». On reconnaît dans ces positions, mais transférée dans le domaine linguistique, la question fondamentale du *Quis loquitur ?* posée par les grands systèmes globalisants contemporains qui, du freudisme au marxisme, ont ébranlé le dogme – pas mort ! – d'un sujet souverain, maître de ses pensées, de ses actes et de ses dire.

La recherche de traces de processus discursifs imposant de travailler sur des textes longs, marqués par des conditions de production identiques du début à la fin, le corpus est constitué par le dernier rapport d'activité présenté par Nikita Xruščëv devant le XXII^e Congrès du P.C.U.S. (17 oct. 1961) et par le premier rapport analogue présenté par Leonid Brežnev devant le XXIII^e Congrès (29 mars 1966). Les deux textes sont homogènes sous le rapport de leurs conditions de production : même institution, même cadre.

Ici commence la première analyse linguistique de l'auteur. Considérant l'expérience acquise par l'analyse en classes d'équivalence promue par Zellig Harris (deux unités sont reconnues équivalentes si elles ont même environnement), et les accommodements apportés à cette méthode en France, il pose qu'un même mot n'a pas de sens en soi, mais que ce sens se *construit* au fil du discours particulier dans lequel il apparaît.

C'est donc la construction syntagmatique du signifié qui retient d'abord son attention. Il choisit à cette fin deux vocables : *partija* (« le Parti ») et *narod* (« le peuple ») et, examinant l'entourage des occurrences de ces deux mots, dégage la présence de séries coordonnées de vocables entretenant entre eux « un rapport privilégié de substituabilité, commutabilité, comptabilité ». Il ébauche alors les lois d'une sémantique discursive, dans laquelle les postes d'un paradigme, en un point de la chaîne, ne peuvent être occupés que par un certain nombre

limité de termes, dont la commutabilité est construite par le texte lui-même, et non donnée en langue.

Examinant les différents types de coordination, l'auteur s'arrête particulièrement à cette relation prédicative inassertée qu'est l'apposition, dont il relève l'ambiguïté essentielle. Dans la phrase *Da zdravstvuet velikij, geroičeskij sovetskij narod – stroitel' kommunizma !*, quelle est la relation entre *sovetskij narod* et *stroitel' kommunizma* ? En langue, trois interprétations sont possibles : identification, détermination ou commentaire. Autrement dit, la désambiguïsation n'est pas à chercher en langue, mais en discours ; elle dépend des positions particulières du lecteur, positions qui lui font opérer une lecture immédiate... et inconsciente.

Les pages 98-99 et 103-104 illustrent les *constellations de compatibilités* entre les éléments coordonnés dans les deux textes. On y constate *de visu* le degré de contrainte qui pèse sur chaque terme, contrainte qui varie, au demeurant, entre les deux textes. L'auteur examine ensuite comment se construisent les valeurs discursives de *partija* et de *narod*, dégageant ainsi leur *polyvalence* (en discours), opposée à leur *polysémie* (en langue).

L'auteur en vient ensuite à ce qui forme l'essentiel de son livre : l'analyse des nominalisations. L'analyse automatique de son corpus, réalisée sur les ordinateurs du Groupe d'étude pour la traduction automatique (G.E.T.A.) de Grenoble ayant mis en évidence la prépondérance quantitative du génitif des formes nominales, il s'est demandé si cette grande fréquence du génitif était « un fait de langue ou un fait de discours ». L'examen des formes génitives fait apparaître deux choses ; *primo* : les noms au génitif se trouvent principalement dans des syntagmes formés de deux noms : SN (N_1^k N_2^k) du type *rost proizvodstva* (« la croissance de la production ») ; *secundo* : la tête N_1^k du syntagme est généralement constituée par une nominalisation, du type *razvitie demokratii* (« le développement de la démocratie »). Ces anomalies statistiques suggèrent alors une piste, en autorisant l'hypothèse selon laquelle elles signalent grossièrement que, dans ce type de textes, la nominalisation fournit le support linguistique d'opérations discursives.

L'idée générale qui court dans la littérature linguistique est que la nominalisation n'est pas quelque chose d'initial, de donné, mais qu'elle est un « produit, un résultat de certaines opérations effectuées avant la réalisation matérielle du texte ». Voilà donc des noms singuliers qui se différencient des autres en ce qu'ils sont en rapport avec « autre chose », c'est-à-dire avec un énoncé verbal sous-jacent. Ce sont eux qui concentrent l'attention de l'auteur. Cédons un instant aux charmes de l'image... Dans la paroi apparemment lisse et homogène d'une muraille, un archéologue découvre les linteaux et les montants de fenêtres murées. Pourquoi ces fenêtres ont-elles été murées ? Sur quelles perspectives débouchaient-elles ? Comment les percer à nouveau et découvrir cet « ailleurs » qu'elles occultent présentement ? Telles sont les questions que se pose Patrick Sériot face aux nominalisations. Alors que le linguiste étudie le « passage » de l'énoncé verbal à la nominalisation, l'analyste du discours cherche d'abord à « remonter » de la nominalisation à cet « ailleurs », à cet autre énoncé qui n'est pas dans le texte. C'est – il faut le rappeler – la première fois que les nominalisations sont étudiées en tant que telles en analyse du discours.

L'ordinateur a fourni à l'auteur la liste des noms qui peuvent virtuellement avoir un fonctionnement prédicatif (inasserté) en position de tête de syntagme. Mais cet inventaire formel ne saurait évidemment suffire, car la grande question est de savoir si telle ou telle nominalisation renvoie effectivement à un « ailleurs », ou si elle manifeste un comportement entièrement nominal. Pour explorer ce terrain, l'auteur fait appel à certaines théories linguistiques de la nominalisation, dans la mesure où celles-ci traitent du rapport avec l'énoncé sous-jacent.

La première de ces théories est la grammaire générative, que l'auteur est finalement conduit à écarter, l'examen montrant que celle-ci ne permet pas de « remonter » de la nominalisation à un énoncé verbal, par suite des neutralisations multiples présentées par les nominalisations en regard des énoncés verbaux. L'auteur examine ensuite la théorie « lexicaliste », puis la syntaxe de Lucien Tesnière, dont il retient l'opposition entre « translation vivante » et « translation figée », opposition qui mesure le degré de conservation des propriétés de réaction entre le départ et le résultat de la translation.

Mais la partition entre les nominalisations figées et non figées se heurte à des problèmes d'interprétation. Il faut, pour lever l'ambiguïté, considérer le contexte enchâssant. L'auteur

examine à cet effet l'apport du linguiste tchèque P. Adamec, qui distingue entre l'interprétation « factographique », comme dans la phrase *Ja rad prixodu Petra*, où l'arrivée de Pierre est un fait indubitable, et l'interprétation « idéographique », comme dans la phrase *Ja poprosil ego o podderžke moego proekta*, où *podderžka* ne fait pas partie « des faits qui ont eu lieu dans la réalité objective, mais des idées abstraites sur les faits ». Toutefois, l'auteur constate que l'application de ces critères à des énoncés concrets rencontre plusieurs difficultés, parmi lesquelles la possibilité fréquente de deux lectures différentes, si bien qu'il finit par soupçonner de circularité – ou artefact – la procédure de transformabilité élaborée par P. Adamec.

Dans les travaux du linguiste américain Z. Vendler, les « nominalisations proprement dites » sont opposées aux constructions relatives. Dans ces dernières, la phrase enchâssante et la phrase enchâssée partagent un nom à leur point d'intersection, alors qu'une nominalisation est « l'enchâssement d'une phrase entière dans une phrase comportant une place vide » ; ainsi, la phrase *Toržestvo komunizma neizbežno* (« La victoire du communisme est inévitable ») se désenchâsse en l'enchâssée *Kommunizm toržestv(ovat')* et l'enchâssante *N neizbežno*, où N marque une place vide en position de nom. La linguiste soviétique N. D. Arutjunova a reformulé pour le russe les critères permettant de caractériser les formes de nominalisation, les contextes enchâssants et les contraintes qui les lient. L'intérêt de ces analyses tient au fait qu'elles prennent en compte les cas d'ambiguïté de lecture ; ainsi, l'exemple de Vendler *John's singing of the Marseillaise surprised me*, que N. Arutjunova traduit *Penie Džonom Marsel'ezu porazilo menja*, ne peut recevoir que deux interprétations différentes : *Tot fakt, čto Džon pel Marsel'ezu, porazil menja* et *To, kak Džon pel Marsel'ezu, porazilo menja*.

Le progrès par rapport à l'analyse d'Adamec est donc qu'au niveau de la lecture, les ambiguïtés sont admises. Quant au rôle joué par le contexte enchâssant dans l'interprétation des nominalisations, Patrick Sériot en voit la preuve dans l'ambiguïté systématique des nominalisations qui se trouvent dans les titres. Il observe que 15 titres sur 26 dans le texte de N. Xruščëv, 13 sur 16 dans celui de L. Brežnev contiennent des nominalisations. Que signifie, ainsi, *Rost material'nogo urovnja žizni naroda ?* Doit-on lire : *Kak podnimat' material'nyj uroven' žizni naroda ?* Ou plutôt : *Material'nyj uroven' žizni naroda rastet / dolžen rasti / budet rasti... ?* En revanche, une hypothèse discursive, c'est-à-dire prenant en compte les conditions de production du discours, induira une interprétation uniquement « factographique » du titre *Uglublenie protivorečij kapitalističeskoj sistemy*.

L'auteur analyse enfin un article de C. et P. Kiparsky où sont examinés les verbes qui admettent l'enchâssement d'une complétive. Ceux-ci sont « factifs » ou « non factifs », selon qu'ils admettent ou n'admettent pas l'insertion de *the fact* avant la complétive. N. Arutjunova a appliqué au russe cette distinction, en utilisant le test de l'insertion de *tot fakt*. On peut ainsi opposer un verbe comme *otmetit'*, qui admet cette insertion (verbe « factif »), à un verbe comme *ščitat'*, qui ne l'admet pas (verbe « non factif »). L'auteur remarque qu'on peut aussi insérer *to*, moins artificiel, et que cette insertion est aussi la trace de l'emploi « factif » d'un verbe. Ainsi, l'énoncé *Govorilos' o tom, čto...* est dit « transparent », car l'énoncé enchâssé possède à lui seul une valeur de vérité indépendante du contexte enchâssant. Au contraire, l'énoncé *Govorilos', čto...* est opaque, car l'énoncé enchâssé n'est pas par lui-même évaluable : il est un discours rapporté qui n'engage pas l'énonciateur-rapporteur.

Peu à peu, l'analyse est parvenue aux notions de vérité et d'énonciateur. On n'est plus au niveau de la langue, mais à celui du discours où interviennent, dans la lecture de l'énoncé, les conditions de production et l'attribution des rôles tenus par les protagonistes de l'acte d'énonciation : énonciateur(s) et énonciataire(s). Ce parcours à travers différentes approches linguistiques n'est donc pas simple butinement, quête d'un ouvrier en mal d'outils. Les besoins spécifiques de l'analyse du discours « questionnent » les théories linguistiques de manière inédite, en remontant le sens habituel des démonstrations ; chez elle, l'analyse part de manière privilégiée de la lecture et de ses ambiguïtés pour remonter à une source qui permette d'en rendre compte. La linguistique ne peut que gagner à ce questionnement, dans la mesure où apparaît mieux ainsi ce qui, de la langue, échappe à la linguistique.

Alors que dans la théorie transformationnaliste il y a conservation du sens entre *Proizvodstvo rastet* et *rost proizvodstva*, l'analyse énonciative aperçoit là un niveau différent d'actualisation d'une relation prédicative : ce qui est *asserté* dans le premier énoncé, c'est-à-dire pris en charge

par l'énonciateur, devient *implicite* dans le second. Il y a donc dénivellation ou décalage de statut assertif entre un énoncé verbal et une nominalisation. Or les théories linguistiques n'abordent pas cette question. L'auteur examine donc les diverses approches de la présupposition proposées par Russell, Frege, Strawson, Ducrot. Soit la phrase *Ves' opyt razvitija SSSR podtverzdaet žiznennost' i vernost' nacional'noj politiki partii*. L'auteur distingue ici, avec A. Berrendonner, la vérité prise en charge par le locuteur, garantie par le locuteur, ou « Locuteur-vérité » et une vérité « universelle », reconnue par tous. Le présupposé pris ici en charge par le locuteur est *Nacional'naja politika partii žiznenna i verna*. L'opération discursive, ici, consiste à faire passer l'énoncé pris en charge par le locuteur au statut de vérité universelle. Le segment *ves' opyt razvitija SSSR* fournit le fait qui, à l'aide du verbe d'argumentation *podtverzdaet*, permet cette accession du présupposé au statut de vérité universelle. L'auteur note ainsi qu'un énoncé comportant *podtverzdat'* « ne peut se concevoir que comme *replique*, comme un énoncé s'insérant dans un dialogue fictif, où un interlocuteur aurait mis en doute une L(ocuteur)-vérité ». Aussi un énoncé avec *podtverzdat'* peut-il être interprété essentiellement comme « une réfutation d'un énoncé antérieur implicite ».

L'auteur applique ensuite cette analyse à la suite « Nominalisation – Verbe – Nominalisation », où la place occupée par le « fait » dans l'énoncé précédent est tenue cette fois par une nominalisation, donc par... une assertion présupposée ; « ainsi l'énonciateur fait admettre à son allocataire des conclusions sur des prémisses qu'il lui a déjà *imposées*, en les rendant non contestables ». L'auteur repère alors les différents protagonistes ; il y a le « détracteur imaginaire », qui reste parfaitement abstrait, privé de référent ; à ses côtés se trouve le « destinataire idéal », différent des récepteurs concrets qui sont les délégués du congrès ; ce « destinataire idéal » est défini comme « celui qui accepte les présupposés de chaque phrase pour que le discours puisse se réaliser » ; il « joue le rôle d'enregistreur de présupposés ». C'est ce destinataire acceptant, quoique muet, qui fait que ce discours fonctionne, qui fait qu'il n'est pas un soliloque, mais un monologue.

Aussi le discours politique n'est-il pas un espace clos, une parole fermée qui « dirait le monde », fût-ce en mentant. L'énoncé « porte en lui des bribes, des traces d'énonciation rapportables à un autre espace subjectif ». Il ne s'agit pas de la « polyphonie » bakhtinienne, dans laquelle les « voix » sont égales. Ici, les « voix » ne sont pas égales, et Patrick Sériot propose les termes de « polytopie » ou d'« hétérotopie » pour désigner cette stratification hiérarchisée de plusieurs espaces énonciatifs, stratification caractéristique de ce type de discours.

Marquant toutefois les limites de la théorie de la présupposition, l'auteur se tourne vers la théorie du « préconstruit », dont la notion a été développée par Paul Henry dans la perspective scientifique ouverte par Antoine Culioli. Le « préconstruit » est un énoncé simple tiré d'un discours antérieur ou présenté comme tel. Ce type d'énoncés suppose un acte d'énonciation effectué *antérieurement* à son importation dans l'énoncé actuel. La nominalisation constitue précisément l'un de ces « préconstruits », dans la mesure où l'énonciateur ne prend pas en charge l'énoncé antérieur, mais l'utilise comme un objet du monde, un objet « déjà-là ». C'est ce « préconstruit » que l'auteur étudie alors dans l'ensemble de son corpus. Une première observation s'impose à lui : la forte prédominance numérique de la forme nominalisée en regard des formes verbales correspondantes pour un même lemme ; ainsi, *razvitie* (« le développement ») a 74 occurrences, alors que *razvivat'*, *razvit'*, *razvivat'sja* et *razvit'sja* (« (se) développer ») confondus n'occurrent que 22 fois. L'auteur voit là le reflet statistique du décalage qui se réalise au niveau de l'assertion pour certains verbes. Soit la phrase (réduite ici par nous) *Razvitie vnutripartijnoj demokratii sdelalo partiju ešče bolee boesposobnoj*. L'énoncé « préconstruit » fonctionnant sur *razvitie* produit un effet d'évidence, de « déjà-là », de « construit non *dans* et *par* le discours, mais dans le réel », effet d'évidence que l'énonciateur s'approprie pour remplir (« instancier ») une place vide de la seule assertion dont il assume la responsabilité, « et pouvoir ainsi fonder son argumentation sur quelque chose de présenté comme incontestable ». On touche là au fonctionnement intime de ce type de discours politique.

L'auteur montre ensuite comment le discours politique se distingue du discours scientifique, discours qui, formellement, lui ressemble, ne serait-ce que par la forte prédominance des formes génitives, trait formel relevé par plusieurs auteurs (Kozak, Višnjakova, etc.). Il dévoile comment, dans une même suite formelle « Nominalisation – Verbe – Nominalisation »,

la relation d'implication entre les deux énoncés sous-jacents, relation que l'on trouve dans les deux types de discours, *se double d'une affirmation* dans le seul discours politique. Cette importance du caractère préasserté des énoncés enchâssés conduit l'auteur à récuser tout repérage formel des structures de surface, comme fondamentalement incapable d'appréhender le fonctionnement intime du discours politique. Tel est le sens de sa formule lapidaire : « la langue de bois n'est pas un style ».

Le quatrième et dernier chapitre contient une importante réflexion sur « l'énonciateur et ses places ». Pour l'auteur, le fonctionnement de l'implicite n'est pas le processus conscient, « machiavélique », d'un énonciateur rusé, maître de son discours. Certes, il ne nie pas l'existence des « stratégies discursives » conduites par le locuteur, stratégies qu'ont étudiées des chercheurs comme O. Ducrot ou C. Kerbrat-Orecchioni. Mais, manifestement, l'auteur ne partage pas cette conception du langage pour laquelle, comme l'écrit Paul Henry, « parler n'est pas un comportement, mais un *acte* qui engage une responsabilité, pour laquelle 's'exprimer', c'est être 'responsable d'un acte de parole' » (*DRLAV*, 31, 1984). Il rappelle en effet que tout énoncé contient des « préconstruits », et que le problème est de savoir si, dans le discours politique, le locuteur a le pouvoir *effectif* de transformer des relations prédicatives en « préconstruits », ou s'il se trouve en fait confronté à « un univers de discours, par des référents tout prêts, qu'il ne peut pas plus remettre en question qu'on ne met en question la référence des *noms* qui constituent le discours quotidien ».

Il y a ainsi plusieurs sources énonciatives dans le discours politique, « plusieurs énonciateurs dans le même locuteur ». Outre l'énonciateur qui dit « je » et prend en charge l'énoncé actuel, l'analyse a découvert l'énonciateur du sujet universel impliqué par les « préconstruits », artisan des effets d'évidence, ainsi que le troisième protagoniste décelé grâce aux traces de la réfutation implicite : l'énonciateur adversatif implicite.

L'auteur s'arrête ensuite au problème de l'opacité induite par l'enchâssement syntaxique, puis analyse ce type de paraphrase particulier qu'est la traduction, montrant que celle-ci ne lève pas les ambiguïtés, mais qu'elle opte seulement pour l'une des interprétations possibles, le choix opéré par le traducteur relevant du discours, et non de la langue. Une conclusion analogue découle de l'analyse des « prédicats analytiques » (*osušestvit' zapusk sputnika, dat' vysokuju ocenku*) pour lesquels rien en langue ne permet de dire qu'il faut détacher la nominalisation et la traiter comme la tête d'un syntagme nominal (*zapusk sputnika*) ou la maintenir au contraire comme composante inaliénable de la locution verbale. Seuls des éléments transphrastiques, situés « ailleurs », donc discursifs, peuvent permettre de décider. L'auteur éclaire à cette occasion la distinction entre langue et discours, en même temps qu'il rappelle l'artifice d'une conception trop cloisonnée de la syntaxe et du lexique.

Cette approche s'affine encore dans l'étude des phrases contenant une nominalisation elle-même incluse dans un syntagme prépositionnel (*V svoej principial'noj rešitel'noj kritike kul'ta ličnosti, naša partija...*). Ici, le rapport entre l'énoncé enchâssant (verbal) et l'énoncé enchâssé (nominalisation) se réalise par coordination ou par subordination. L'auteur établit ainsi quinze connexions possibles qui forment chacune une interprétation d'égale acceptabilité au niveau linguistique. Le problème n'est pas alors de lever l'ambiguïté, mais de *rendre compte de l'opacité*. Dans une formulation heureuse, l'auteur souligne qu'« est constitutif de tout discours en langue naturelle le *jeu de l'ambiguïté*, au triple sens de jeu pour jouer, de jeu de clés et de jeu dans un mécanisme ('avoir du jeu') ». A chaque phrase ayant *une* structure syntaxique donnée correspond un *jeu* d'interprétations non définissables *a priori*. Ce « jeu » constitutif du discours est plus qu'une image, c'est un concept qui permet de saisir comment un même « sujet d'énonciation peut ne jamais être là où on l'attend, sur le mode 'ce n'est pas ce que j'ai voulu dire', et inversement ». Or – et cette observation est capitale –, le « déplacement du sujet d'énonciation devant ses assertions potentielles peut n'être ni voulu, ni entièrement conscient ». L'auteur marque ainsi les limites des approches du discours politique qui reviennent à chercher « ce que l'auteur a vraiment voulu dire », étant donné que, constitutivement, le sens d'un énoncé, dans son interprétation comme dans sa production, peut être multiple, « ambivalent ».

Comment se caractérise, en définitive, la « langue de bois » ? Résumons les principaux traits dégagés par Patrick Sériot. Loin d'asserter le faux, elle asserte de simples *relations* entre des objets préconstruits ; c'est en cela qu'elle se distingue du discours scientifique qui, quant à lui, asserte des faits. Elle se caractérise par l'*assujettissement*, par voie d'identification, du sujet de l'énonciation au sujet universel. Elle n'est pas produite par un locuteur souverainement maître de son discours, les interprétations de l'enchâssement d'un « préconstruit » étant constitutivement « ambivalentes ». Elle présente une homogénéité constamment menacée, « travaillée » par la présence d'autres discours, en particulier par le discours imaginaire d'un adversaire extérieur à la fois nié, innommé, innommable et indispensable. Aussi le discours politique n'est-il pas un discours clos, mais un discours hétérogène, stratifié, « polytopique », ouvert sur de multiples « ailleurs » : « La fausse éternité de l'évidence est alors le masque d'une polémique de la justification ». Elle n'est pas enfin le privilège d'une langue donnée : toute langue est capable de lui donner corps ; ce qui change, d'une langue à l'autre, est la forme prise par le décalage des niveaux énonciatifs.

Avec ce livre, dont l'apport scientifique retentit bien au-delà de l'étude du discours politique, il est clair que la linguistique — comme le marque Paul Garde dans sa préface — est une clé privilégiée de l'étude de la civilisation. Il est temps de s'en convaincre, sauf à glisser indéfiniment sur la surface d'un discours qui ne se laisse pas saisir à mains nues.

Jean BREUILLARD

Louis ALLAIN, *Dostoïevski et l'Autre*, Lille — Paris, Presses universitaires de Lille — Institut d'études slaves, 1984, 205 pages.

— Décidément, le problème de l'Autre, de l'altérité, chez Dostoevskij inspire la critique. Jacques Rolland dans son essai philosophique, *Dostoïevski, la question de l'Autre* (cf. le compte rendu de J. Bonamour dans la *R.E.S.*, LVI, 1984, 3, p. 485), à partir d'une lecture inspirée à la fois de Baxtin et de Lévinas, aboutissait à une conception de l'altérité chez le romancier russe aux antipodes de celle à laquelle nous convie L. Allain dans son important ouvrage *Dostoïevski et l'Autre*. Il est vrai que le premier traitait de l'œuvre romanesque tandis que le second analyse la personnalité du romancier, l'homme et l'écrivain plus exactement. L. Allain n'a pas choisi le terrain le plus défriché et il faut lui savoir gré d'avoir abordé un sujet des plus controversés et semé d'embûches. En effet, dans ce domaine épineux de la personnalité et de ses rapports avec l'autre, les critiques adoptent souvent des attitudes totalement opposées et, par là-même, excessives. Ainsi, pour schématiser, Straxov prétend que Dostoevskij a été « le plus subjectif des romanciers qui se puisse concevoir », tandis que Baxtin, inventeur du principe polyphonique qui instaure l'autonomie des voix et l'indépendance des consciences, assure — au contraire — que le romancier est des plus objectifs.

L. Allain réduit le principe polyphonique de Baxtin, un « leurre » dit-il, à un simple « discours pluriel ». Sans pour autant emboîter le pas à Straxov dont il dénonce l'étroitesse partielle, il penche plutôt du côté de la subjectivité, puisque avec beaucoup d'esprit, de verve non dénuée d'ironie et même parfois d'agacement, il nous brosse un Dostoevskij qui tire tout de son propre fonds, de son propre *ego*, même autrui ! Cet autre dont il ne peut nier l'existence, il le reconnaît mais « sous les espèces de sa propre monade ». Le tableau est assez inédit. Il déconcertera par sa franchise les laudateurs de Dostoevskij, les arrondissementiers d'angles et les polisseurs d'aspérités. Dût en souffrir la part de sympathie que tout admirateur de l'œuvre se croit obligé d'accorder au génie, le réflexe de L. Allain est sain.

En s'appuyant sur une lecture très attentive et fine de la correspondance de Dostoevskij, des témoignages parfois peu connus (du lecteur français) de ses proches et collaborateurs, du *Journal d'un Écrivain*, en maniant d'une façon redoutable l'arme à double tranchant de la psychologie, L. Allain nous donne de l'homme un portrait implacable, souvent criant de vérité. Il recourt fort judicieusement pour un tel sujet plus aux écrits biographiques ou autobiographiques qu'à l'œuvre mais il n'oublie pas de relier la personnalité à la création, assimilant parfois